

CORRIGE DU DS N°2 / DISSERTATION
« La conscience vient au jour avec la révolte » CAMUS

Antigone, qui est tout à la fois la fille et la sœur d'Oedipe, car née d'une relation incestueuse, incarne dans la mythologie grecque la figure de la révolte individuelle contre l'ordre établi : son nom même en atteste car il signifie littéralement « à l'encontre des ancêtres ». Dans l'adaptation théâtrale proposée par Anouilh, elle s'insurge contre la décision de Créon, son oncle, de ne pas enterrer son frère Polynice, au nom des lois morales et familiales qu'elle juge sacrées et dont il ne semble pas avoir conscience, et elle lui déclare : « *Je vous parle de trop loin maintenant, d'un royaume où vous ne pouvez plus entrer avec vos rides, votre sagesse, votre ventre* ». Or, dans son essai philosophique intitulé « L'homme révolté », Camus écrit que « *la conscience vient au jour avec la révolte* », ce qui tendrait à confirmer que la prise de conscience de soi-même et du réel est coextensive à toute forme de révolte. Il faut ici préciser que la révolte, comme l'explique Camus, consiste à « faire volte-face » quand on juge qu'une limite a été outrepassée et qu'un droit a été lésé, la révolte visant à rétablir ce dernier : il faut donc bien avoir conscience *et* de notre situation effective, *et* des droits qui ont été bafoués, pour se sentir légitime à refuser un tel traitement. De plus, le lien de causalité instauré par Camus entre prise de conscience et révolte peut se lire dans les deux sens : une certaine connaissance du réel et de soi-même conditionne la révolte, mais la révolte permet aussi en retour un renforcement de la liberté et une meilleure prise de conscience individuelle ou collective. Dans ce cas, peut-on dire que la révolte est inséparable d'une connaissance réflexive du monde et de soi-même ? Certes il semble évident que la révolte permet et renforce l'affirmation de soi face à ce qui nous aliène, mais il existe aussi des formes de révoltes pré-réflexives ou inconscientes et réciproquement des prises de consciences qui ne conduisent pas à la révolte. C'est pourquoi, en nous appuyant sur l'essai philosophique « Le Discours de la servitude volontaire » de La Boétie, le roman épistolaire « Les Lettres persanes » de Montesquieu et la pièce de théâtre « Une maison de poupée » d'Ibsen, nous montrerons en quoi révolte et prise de conscience sont généralement consubstantielles l'une à l'autre, mais aussi qu'il existe des situations où l'une peut exister sans l'autre. Enfin, nous nous demanderons, puisque la révolte n'est pas toujours automatique et qu'elle s'inscrit toujours sur un arrière-fond d'injustice, en quoi la soumission, contrainte ou consentie, pourrait constituer une autre approche tout aussi révélatrice de la condition humaine.

I Conscience et révolte sont solidaires l'une de l'autre

a) La conscience conditionne la révolte

La révolte consiste à refuser une situation que nous jugeons inadmissible : il semble donc logique qu'elle soit rendue possible par une prise de conscience antérieure, qui estime quel genre de limite a été précisément outrepassée. Ainsi, les souffrances ou les humiliations physiques qui sont infligées ne sauraient être ignorées tant elles marquent les corps autant que les esprits. Dans les Lettres persanes, le premier eunuque noir entend infliger une castration à Pharan, jusqu'ici esclave, et celui-ci refuse : « *il se mit à hurler comme si on avait voulu l'écorcher et fit tant qu'il échappa de nos mains et évita le fatal couteau* ». Pharan s'adresse même directement au maître dans un courrier, ce qui pourrait être considéré comme un acte d'insubordination : il dit avoir subi une tentative d'exécution qui serait pour lui « *mille fois plus cruelle que la mort* » car il est capable de jeter un regard rétrospectif et réfléchi sur tous ceux qui « *ont eu le malheur de recevoir de leurs cruels parents un traitement pareil* » et qui n'ont jamais rien connu d'autre. Or, dans son cas présent, la castration n'est pas un état « naturel », habituel, et **c'est précisément la différence qui fait la conscience** : c'est parce qu'il a connu autre chose qu'il ne souhaite pas vivre cette situation qui serait pour lui pire que le reste et le ferait un peu plus encore « *descendre de l'humanité* ». De même les Lacédémoniens se distinguent des Persans, chez La Boétie, du fait que « *il était impossible que le Persan regrettât la liberté, ne l'ayant jamais connue, ni que le Lacédémonien endurât la sujétion, ayant goûté à la liberté* ». Cette prise de conscience réflexive s'accompagne donc toujours d'une prise de conscience morale, puisque Pharan estime que ce traitement est « *une barbarie* » de même que le jeune Caton d'Utique, du fait de son éducation, considère le palais de Scylla comme un « *atelier de tyrannie* ». Il en sera de même pour les femmes du sérail qui, à la fin du roman, se révoltent, profitant de l'absence d'Usbek ; ici c'est l'éloignement du maître qui leur fait prendre conscience de leur condition aliénante et de la possibilité d'une autre vie qui s'ouvre à elles : « *tes femmes se sont imaginés que ton départ leur laissait une impunité entière* » ; la menace s'étant éloignée, n'étant relayée que loin en loin par de rares lettres ainsi que la faible médiation des eunuques qu'elles jugent inférieurs, elles en profitent pour voir d'autres hommes en cachette et transgresser les interdits. La mort du vieil eunuque accélère encore les choses et précipite la chute du sérail, ce qui donne naissance à une double prise de conscience : celle des mauvais traitements subis lors des représailles finales (« *l'horreur, la nuit et l'épouvante règnent dans le sérail* », Zachi et Zélis ont subi « *un traitement indigne* » selon Roxane, Zachi témoignant elle-même avoir été victime d'une « *humiliation extrême, ce châtiment qui ramène pour ainsi dire à l'enfance* »), mais aussi d'une nouvelle force collective qui les rassemble dans le malheur (« *nous n'avons plus rien de libre que les pleurs* » écrit Roxane). Au niveau international, le peuple anglais semble être le dépositaire principal du droit de révolte : et c'est parce qu'ils ont conscience que nous ne pouvons pas « *donner à un autre plus de pouvoir que nous n'en avons sur nous-mêmes* » que les Anglais sont aux yeux de Montesquieu le peuple le plus prompt à se révolter : « *la soumission et l'obéissance sont les vertus dont ils se piquent le moins* ». **Ainsi, qu'il s'agisse de la conscience de soi,**

de l'injustice ou de la faiblesse d'autrui, voire même de la ressemblance avec nos semblables, la révolte est à chaque fois le témoignage d'une prise de conscience proprement humaine. Dans le cas de Nora, la prise de conscience tient également lieu de déclencheur de la révolte et se produit précisément au moment où Helmer, après avoir découvert son emprunt et sa fraude dans une lettre de Krogstad, lui demande : « *Comprends-tu ce que tu as fait ?* ». La réponse se veut justement ambivalente : en disant « *Oui, je commence à le comprendre parfaitement* », Nora ne veut pas dire qu'elle a pris conscience de sa faute présente, mais de sa soumission passée ; son constat : « *j'ai livré un rude combat pendant ces 3 jours* » n'est qu'une version atténuée d'une prise de conscience existentielle bien plus vaste : « *j'ai vécu ici comme une pauvre* ». C'est pourquoi, pour mieux se défaire du rôle de poupée qui lui a été assigné, elle commence par « *tomber ce costume de mascarade* ». Elle comprend également la double responsabilité du père et du mari dans son aliénation : « *C'est votre faute si je ne suis bonne à rien* ». Le retour à la lucidité après cette longue période de « bonheur » superficiel et illusoire (qui rétrospectivement n'est plus qu'une « joie ») est donc la condition de sa révolte finale, qui permettra de « *solder le comptes* » et se traduira par « *le fracas d'un portail qui se referme* ». Se plaçant pour sa part du point de vue du despotisme politique, La Boétie démontre que, plus que d'une prise d'armes, **c'est d'une prise de conscience que le peuple a besoin pour se libérer de l'emprise du tyran** : il lui suffirait de désirer la liberté c'est-à-dire de ne rien donner au tyran pour que sa libération soit effective : « *soyez décidés à ne plus servir et vous voilà libres* ». Si la servitude n'est pas tant une contrainte imposée de l'extérieur qu'une soumission consentie de l'intérieur, alors **la prise de conscience est le premier levier psychologique** à mettre en mouvement pour sortir d'une condition aliénante. Ainsi c'est un travail et un apprentissage sur soi qu'appelle de ses vœux La Boétie, car c'est à ses yeux le véritable ressort de toute révolte : « *qu'ils se regardent eux-mêmes et qu'ils apprennent à se connaître* » lance-t-il aux tyranneaux. Le miroir de la conscience réflexive est donc la condition préliminaire à toute révolte.

b) La révolte augmente la conscience en retour

Réciproquement, le fait de s'insurger contre l'ordre établi donne un regain de liberté à celui qui se révolte. Il a certes fallu qu'il soit déjà conscient et libre pour commencer à se libérer, mais **le passage à l'acte finit de le libérer et lui permet de s'affirmer de manière définitive.** Ainsi Ibsen propose, d'une certaine manière, le récit anticipé de ce qu'il adviendra de Nora une fois le rideau tombé. Nora parle déjà d'elle-même et de son futur à la fin de la pièce : il aura fallu qu'elle rompe le lien de dépendance malsaine qui la liait à Torvald pour commencer à devenir elle-même : « *Ne te sens plus lié à rien, d'aucune façon, tout comme moi. Liberté entière de part et d'autre* ». C'est la condition nécessaire pour commencer sa propre éducation : « *je dois faire ma propre éducation* », ce qui signifie « *penser par moi-même et tâcher d'y voir clair* ». Elle peut désormais se considérer non plus comme une simple épouse ou mère, mais comme un être humain autonome. Quitter son mari et ses enfants est donc la condition *sine qua non* pour devenir vraiment libre : « *Je dois être seule pour cela. Et c'est pourquoi je te quitte* ». Ainsi, **le travail de prise de conscience et de libération n'est pas terminé et se poursuit au-delà du moment de révolte** ; il ne fait que commencer, comme l'indique le fracas du portail : il faut fermer la porte qui donnait sur cette intériorité étouffante pour ouvrir de nouvelles perspectives d'avenir. La révolte du départ permet donc ici une augmentation du libre arbitre en retour. De la même manière, la lettre de Roxane théâtralisant son suicide lui permet de laisser une trace indélébile d'elle-même une fois morte, donc de donner à sa révolte un ultime refuge, celui de la mort, sur lequel Usbek ne pourra plus rien une fois qu'il aura reçu la lettre. Le décalage temporel entre le moment de l'écriture et le moment de la réception permet en effet à Roxane d'affirmer une fois pour toutes sa liberté de conscience, de la figer dans le marbre pour ainsi dire : « *je vais mourir ... le poison va couler dans mes veines... le poison me consume ... je me meurs* » sont autant de moyens de décrire une liberté en train de se consumer sous les yeux d'Usbek, mais c'est celle du maître qui semble devenue impuissante et muette. Aucune autre lettre ne succédera à ce testament d'une liberté qui s'affirme en mourant. Ainsi, la mort volontaire, comme moyen de la révolte, permet ici l'affirmation ultime d'un Je conscient de lui-même. A une échelle plus large, l'intention de La Boétie en écrivant son discours est, non pas de fomenter la révolte du peuple ou de provoquer des tyrannicides, mais de s'adresser à des gens bien éduqués qui seraient tentés d'approcher le pouvoir : sa propre révolte personnelle et adolescente contre la tradition - celle qui consiste à dénoncer la servitude volontaire des peuples et à les rendre ainsi responsables de leur condition - doit **conduire à une prise de conscience collective qui le dépasse**, « *dans l'esprit des gens* », contribuant à sa manière à donner aux tyrans cette mauvaise réputation qui sera « *déchirée dans mille livres* ». D'ailleurs la postérité de l'ouvrage en témoignera : l'ouvrage sera utilisé, exploité et même détourné, tantôt par les monarchomaques protestants qui changent son titre en « *Contr'un* », tantôt par le révolutionnaire Marat qui le plagie. A chaque crise de conscience collective, l'ouvrage est réédité, brandi par les uns ou les autres pour justifier quelque révolte. C'est donc le travail de prise de conscience initié par le jeune La Boétie qui sert désormais de moteur aux révolutions. Cela confirme encore une fois que **d'une révolte individuelle peut surgir une conscience collective** plus forte : « *Je me révolte donc nous sommes* » dira Camus.

Ainsi, révolte et conscience semblent inséparables l'une de l'autre, soit que la conscience prépare le terrain à la révolte, soit que la révolte ouvre un peu plus le champ de la conscience, individuelle ou collective ; car **l'homme est le seul être qui sait qu'il est et qui peut à ce titre refuser d'être ce qu'il est.** Néanmoins, si la révolte est une réponse violente à une situation que l'on juge insupportable, elle peut être le résultat d'une pulsion qui ne s'enracine dans aucune

réflexion préalable, comme c'est le cas lorsque l'instinct de survie nous dicte de nous retourner contre celui qui nous menace ou de prendre la place du tyran qui nous opprime. C'est ce qui est préconisé par Hobbes dans sa description de l'état de nature pour se prémunir de la menace d'autrui. La révolte pourrait n'être que le résultat de forces irrationnelles et inconscientes qui font que « *l'homme est un loup pour l'homme* », comme le disait déjà la formule empruntée à Plaute. Ainsi n'est-il pas possible et souhaitable parfois de désolidariser la révolte de la conscience, étant donné que cette dernière peut résulter d'un besoin instinctif ou d'un désir irréflecti ?

II) Conscience et révolte peuvent se désolidariser l'une de l'autre

a) *Une révolte sans conscience est possible, par instinct de survie ou désir de liberté.*

Le théâtre permet, au contraire du roman ou de l'essai, de mettre en scène les corps et d'incarner mieux que tout autre médium littéraire la soumission ou la rébellion des êtres : les didascalies peuvent donc être autant d'indices pour déceler **des commencements de révoltes, qui sont physiques avant d'être psychologiquement assumées**. La danse de la tarentelle réalisée par Nora devant son mari est indéniablement un moment fort où le corps exprime déjà ce que la conscience n'assume pas encore : « *Nora danse avec une sauvagerie croissante* », elle semble ne pas entendre les remarques de Helmer, « *ses cheveux se dénouent et tombent sur ses épaules ; elle n'y prête pas attention et continue de danser* ». Ainsi la danse lui permet d'assouvir des désirs refoulés et de se libérer du carcan social par lequel elle est étouffée, sans pour autant qu'elle en ait pleinement conscience. Le mouvement par lequel « *elle se dégage* » des bras d'Helmer qui tente de la retenir en témoigne également. De même certains mots peuvent sembler sortir de nulle part et amorcer une forme de révolte face à l'ordre établi : Nora avoue ainsi à Kristine et Rank qu'elle a « *prodigieusement envie de dire* » quelque chose de « *grossier* » à Torvald mais n'ose pas en sa présence : « *Mort et damnation* », sorte de pulsion de mort inconsciente dirigée contre lui mais non encore assumée. Parfois donc **la révolte se manifeste au corps et aux autres avant même que l'individu ait eu le temps d'en prendre une pleine conscience**. Par ailleurs, la révolte peut prendre des formes irrationnelles et violentes qui ne semblent pas compatibles avec une réflexion sur soi : La Boétie cite ainsi l'exemple glorieux de Léonidas, chef militaire de Sparte, qui retarda la marche des fantassins perses vers Athènes et mourut avec ses 300 hommes. Les plus courageux au combat sont en effet ceux qui « *ont toujours devant leurs yeux le bonheur de leur vie passée* », inconscients de leur insuffisance numérique, et seulement motivés par « *la vaillance que la liberté met dans le cœur de ceux qui la défendent* ». Il s'agit ici non pas d'une prise de conscience aboutie, mais plutôt d'un désir irrésistible de demeurer libre qui ne supporte pas d'être contredit : tous ces héros convoqués par La Boétie, en particulier les Grecs, ont en commun que « *ces gens ne pouvaient souffrir que de la moindre parole seulement on touchât à leur liberté* » ; c'est pourquoi on jeta les ambassadeurs de Xerxès dans des fossés ou dans des puits... Les animaux eux-mêmes sont convoqués par la Boétie pour démontrer **la naturalité du désir de liberté** ; alors qu'ils n'ont pas vraiment conscience de leur existence, ils donnent des leçons de liberté aux hommes asservis : « *les bêtes leur crient « vive la liberté »* », qu'il s'agisse de l'éléphant qui « *enfonce ses mâchoires et casse ses défenses contre les arbres* » pour ne pas les abandonner aux braconniers ; ou du cheval que l'on tente de dresser et qui cherche à « *mordre le frein, ruer contre l'éperon* » pour montrer que « *ce n'est pas de son gré* ». Au demeurant, il ne s'agit pas tant pour La Boétie de rabaisser la révolte humaine vers une forme d'instinct de survie que d'élever les bêtes, de les faire « *monter en chaire* » en leur prêtant une certaine conscience : « *elles nous donnent tant de signes apparents de la conscience qu'elles ont de leur malheur* » selon lui. Il n'en reste pas moins que cette conscience, bien que témoignant d'une sensibilité commune à l'homme et à l'animal, ne saurait égaler la conscience réflexive évoquée par Camus. Il s'agit donc bien de révolte primaire et spontanée, sans réflexion approfondie sur les droits inhérents à l'individu en arrière-fond. Mais si la révolte se passe du travail de la raison, elle risque alors de répondre au désir de domination par un désir de liberté tout aussi violent et destructeur, ce que Montesquieu condamnera à propos des duels en France, alors interdits par le roi ; car même s'ils sont motivés par la préservation de l'honneur individuelle, « *l'honneur, qui veut toujours régner, se révolte et il ne reconnaît point de lois. Ainsi les Français sont dans un état bien violent* » et cela ne laisse aux Français « *que cette cruelle alternative, ou de mourir, ou d'être indigne de vivre* ». Il remarque également que le despotisme a tendance à engendrer une révolution « *souvent aussi imprévue de ceux qui la font* », au risque de « *provoquer des mouvements tumultueux où personne n'est le chef* ». Ainsi toutes les formes de révoltes ne sont peut-être pas justifiées, surtout quand elles imitent celui contre qui on se révolte. Dans ce cas, une simple prise de conscience n'est-elle pas possible, voire préférable à la révolte physique ?

b) *Une prise de conscience sans révolte est possible et même parfois préférable*

En effet, du fait de la castration imposée, le premier eunuque a bien conscience d'avoir été aliéné et d'avoir subi un « *cruel projet* » : « *obligé ... de me séparer pour jamais de moi-même* » ; néanmoins, il meurt avant d'avoir pu se révolter, si tant est qu'il en ait jamais eu l'intention ; le fait qu'il puisse se venger de sa condition sur les femmes lui donne probablement une bonne raison de ne pas le faire : « *je redeviens homme dans les occasions où je leur commande encore* ». Mais c'est aussi probablement dû à la menace que son maître Usbek fait peser sur lui : celui qui l'a sorti du néant (« *souviens-toi du néant d'où je t'ai fait sortir* ») pourrait bien l'y faire retourner s'il ne respectait pas ses ordres au sein du sérail (« *Je mets sur votre tête les moindres fautes qui se commettront* »). **L'individu ne dispose pas toujours des moyens de la révolte et peut être ainsi contraint, malgré la conscience qu'il a de sa condition, de**

continuer à la subir. Le choix s'exerce alors, comme l'a bien compris Hegel, entre la liberté et la sécurité : le maître sera celui qui risque sa vie pour imposer sa liberté à l'autre, tandis que l'esclave sera celui qui a renoncé un moment donné à sa liberté pour préserver sa vie. De même, à l'échelle de la société, La Boétie constate que les tyranneaux, qui servent d'intermédiaires entre le peuple et le tyran, peuvent tout à fait avoir conscience d'« *endurer du mal* » pour mieux « *pouvoir en faire* », sans pour autant se révolter, car ils croient y trouver quelque avantage comme le pouvoir ou la richesse. Ainsi les individus peuvent **trouver une forme de vertu compensatoire à leur assujettissement** dans le peu de pouvoir que leur laisse le maître ou le tyran. Il serait également possible de dissocier la conscience de la révolte en dissimulant ses véritables pensées ou intentions tout en continuant d'obéir en apparence : **feindre la soumission** tout en gardant des « *pensées de derrière* » comme disait Pascal. Tel est le cas de Roxane, qui passe pour être vertueuse jusqu'à la fin du roman, même lorsque les autres femmes, à la suite de la mort du grand eunuque, deviennent permissives : « *la seule Roxane est restée dans le devoir et conserve de la modestie* », selon Solim ; alors qu'en réalité son esprit s'est « *toujours tenu dans l'indépendance* » et n'a jamais cessé de haïr Usbek : « *Si tu m'avais bien connue, tu y aurais trouvé toute la violence de la haine* », lui révèle-t-elle dans sa dernière lettre.

Néanmoins, on pourrait douter de l'authenticité de la prise de conscience des eunuques ou des tyranneaux, et regretter l'hypocrisie de Roxane ; il s'agit d'un calcul d'intérêt, et non d'une véritable confrontation au sens de la situation, encore moins d'une prise de conscience morale du mal enduré ou provoqué. Dans ce cas, ne vaudrait-il pas mieux que la prise de conscience, qui doit avoir lieu pour que l'homme s'humanise vraiment, soit **une authentique remise en cause de soi-même** et se passe en même temps de la violence de la révolte ? Tel semble être l'objet du voyage d'Usbek et Rica loin de leur Perse natale : en affrontant le regard et les mœurs d'une culture différente de la leur, ils comprennent, grâce au « *sentiment de surprise et d'étonnement* » provoqué, qu'ils sont, eux aussi, l'autre d'un autre et que leur point de vue sur le monde n'est pas un absolu ; cela leur permet de relativiser leur propre conception du monde, de se demander à eux-mêmes « *comment peut-on être persan ?* » sans pour autant se révolter ouvertement contre le régime despotique auquel ils tentent d'échapper : « *Nous sommes nés dans un pays florissant ; mais nous n'avons pas cru que ses bornes fussent celles de nos connaissances et que la lumière orientale dût seule nous éclairer* » écrit Usbek. **La prise de parole ou l'écriture constituent d'ores et déjà une prise d'indépendance qui ne conduit pas nécessairement à la révolte effective** : s'adresser librement à l'autre, c'est lui adresser une demande, comme le font certaines femmes du sérail dans de rares lettres, qu'il s'agisse de Fatmé se plaignant de l'absence d'Usbek et lui déclarant sa flamme (« *mon âme est toute pleine de toi* ») ou de Zélis qui se dit plus libre qu'Usbek (« *dans la prison même où tu me retiens, je suis plus libre que toi... tes soupçons, ta jalousie, tes chagrins, sont autant de marques de ta dépendance* »). Il y a là une conscience de leur état qui ne conduit à aucune révolte effective. De la même manière, La Boétie invite à une prise de conscience et non à une révolte sanglante conduisant au tyrannicide ; il se place en amont de la tyrannie car il préférerait que les hommes n'aient jamais eu à se corrompre ou à se complaire dans un tel régime politique ; il préconise donc plutôt une forme de **résistance passive ou pacifique**, consistant à ne point obéir, mais « *sans combattre, sans frapper* » ; désamorcer le désir de servir et lui substituer le désir d'être libre suffirait à ses yeux pour défaire le pouvoir des tyrans : alors « *ils demeurent nus et défaits et ne sont plus rien* ». Ainsi, l'injonction morale à une prise de conscience de soi, accompagnée d'un travail de remémoration des véritables lois naturelles, tiendrait lieu de **révolte intérieure et silencieuse** : si nous faisons seulement cela, nous serions toujours déjà « *sujets à la raison et esclaves de personne* ». Cette conduite aurait l'avantage moral de ne pas utiliser les armes de celui auquel on s'oppose et de ne pas risquer, comme ce fut souvent le cas tant de fois dans l'histoire des hommes, de ménager une fausse révolte et de « *chasser le tyran tout en retenant la tyrannie* » ; ce fut le cas avec Dion, élève de Platon, cousin du tyran Denys de Syracuse, qui malgré ses nobles intentions de départ, dérivera lui aussi peu à peu vers l'autoritarisme, confisquant ses biens à ses opposants, concentrant progressivement tous les pouvoirs, jusqu'à finir assassiné chez lui lors d'un nouveau coup d'état... En effet « *il ne faut pas abuser du saint nom de liberté pour s'engager dans une mauvaise entreprise* » conseille La Boétie ; il faut donc être certain, lorsqu'il s'agit de se révolter, de faire un bon usage de la liberté.

Ainsi conscience et révolte ne sont pas toujours indissociables : soit parce que la révolte se passe du travail préalable de la réflexion, soit parce que, pour éviter justement de s'abaisser à toute forme de violence, la conscience se passe de révolte physique. Mais **que la révolte se nourrisse ou non d'une prise conscience réflexive, qu'elle soit impulsive ou passive, elle semble inhérente à la condition humaine** pour Camus. Or on est en droit de se demander si la soumission n'est pas tout autant, voire bien plus représentative de la condition humaine que la capacité de révolte, dans la mesure où elle précède nécessairement toute révolte : la soumission n'est-elle pas toujours (chrono)logiquement première, à l'échelle individuelle ou collective ? L'enfant comme l'esclave a commencé par obéir avant de se révolter, et certains sujets se complaisent même dans la servitude ; de même, pour Freud, « *ce que la foule exige de ses héros, c'est la force, voire la violence. Elle veut être dominée et subjuguée et craindre son maître* ». Dans ce cas, n'est-ce pas plutôt l'absence de révolte qui devrait être pensée comme l'essence de l'homme ?

III) L'absence de révolte comme dénominateur commun de la condition humaine

a) La soumission contrainte ou consentie reste un leitmotiv de l'histoire humaine

Si La Boétie écrit son discours, c'est bien pour dénoncer une servitude volontaire que chacun peut observer « *en tous pays, par tous les hommes, tous les jours* » ; si Montesquieu rédige les Lettres persanes, c'est aussi pour représenter des Persans « *pleins d'ignorance et de préjugés* » et tendre par là-même un miroir réfléchissant aux occidentaux ; et si Ibsen écrit ses pièces, c'est parce qu'il constate qu'« *une femme ne peut pas être elle-même dans la société actuelle, qui est exclusivement une société masculine* ». Ainsi, la soumission, voire la servitude absolue, constituent bien la réalité effective et récurrente de l'histoire humaine. **L'aliénation est historiquement première** et la révolte n'est qu'une des conséquences possibles d'une situation de soumission que nous vivons tous à différents degrés. Les formules de soumission utilisées dans les Lettres persanes en témoignent : « *je ne vis que pour t'adorer* » (Fatmé), « *je te baise les pieds, sublime seigneur* » (Narsit) entre autres ; Usbek à son tour quand il s'adresse au « *divin mollak* » ou « *sacré mollak* » fait preuve d'une révérence obséquieuse dans ses formules : « *Tu es bien fait pour le séjour des étoiles* » par exemple. Les esclaves et les femmes semblent également collaborer à leur propre soumission au coeur du sérail à travers une chaîne de pouvoir, les eunuques devenant paradoxalement par « *un retour d'empire* » à la fois maîtres et esclaves, dominants et dominés. La Boétie est le premier à mettre en évidence les mécanismes par lesquels le peuple se fait paradoxalement complice du tyran qui l'opprime : « *c'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge, qui ayant le choix d'être serf ou libre ... prend le joug* ». Enfin, Nora semble consentir, comme la plupart des femmes de son époque, à se voir corrigée et dirigée par son mari en permanence, à n'être que « *épouse et mère* » : comme pour se persuader elle-même qu'elle est heureuse, elle répète des formules incantatoires du type « *je me sens si légère et heureuse* », « *c'est merveilleux, délicieux, de vivre et d'être heureux* » face à son amie d'enfance retrouvée, jouant le jeu du bonheur parfait. **On ne peut donc nier que la soumission, contrainte ou consentie, fasse partie du paysage humain, bien avant l'apparition de toute révolte.**

b) Il serait injuste de se révolter contre des lois justes donc toute obéissance n'est pas illégitime

Il semble aussi que nous soyons des êtres potentiellement soumis à des lois légitimes avant de devenir des êtres révoltés : La Boétie lui-même en convient puisqu'il nous renvoie à des droits naturels fondamentaux, « *droits que la nature nous a donnés* », comme l'obéissance aux parents (« *chaque homme peut en témoigner pour soi* ») et à la raison (« *quelque naturelle semence de raison* » qu'il convient de cultiver). Et si, selon Usbek, la Chine « *a dans son sein un peuple si prodigieux* », c'est parce que « *les enfants regardent leur père comme des dieux* » ; c'est pourquoi il considère l'autorité paternelle comme « *la plus sacrée des magistratures* », à laquelle on ne devrait jamais déroger car « *rien ne répand plus de tranquillité dans un Etat* ». Car l'autorité et l'obéissance qu'elle engendre ne sont pas en soi mauvaises : c'est l'usage abusif qu'on en fait qui peut devenir dangereux. Ainsi, la taille du peuple troglodyte semble exiger à un moment donné le recours à un gouvernement politique pour que les habitants puissent continuer à vivre ensemble, ce qui constitue un passage nécessaire de la liberté naturelle et totale à une obéissance civile permettant aux libertés de coexister entre elles : « *ils convinrent qu'il fallait déférer la couronne à celui qui était le plus juste ... un vieillard vénérable par son âge et par une longue vertu* ». L'auteur de L'Esprit des lois, lui-même parlementaire à Bordeaux, ne saurait nier l'importance d'obéir à des lois : à ses yeux ce sont les parlements qui sont « *le fondement de toute autorité légitime* » ; c'est d'ailleurs la raison pour laquelle il se réjouit que le Régent, successeur de Louis XIV, ait rétabli le pouvoir du parlement français ; il lui est reconnaissant d'avoir voulu « *respecter cette image de la liberté publique* ». Enfin, Nora a bien conscience que toutes les lois ne sont pas justes, surtout quand elles ne tiennent pas compte des intentions morales des individus : « *alors c'est que la loi est mauvaise* » rétorque-t-elle à Krogstad ; néanmoins, quand elles revendiquera face à Helmer de respecter avant tout des devoirs sacrés qu'elle peut avoir envers elle-même en se donnant à elle-même sa propre éducation, elle entend bien se donner à elle-même ses propres lois, c'est-à-dire devenir auto-nome.

Il serait donc injuste de ne pas se révolter contre des lois injustes qui bafouent nos droits : la révolte est donc inséparable de la prise de conscience par l'homme de sa propre humanité. Mais il serait tout aussi absurde de se révolter en permanence, car nous devons nous obliger nous-mêmes à respecter certaines lois morales politiques quand elles s'avèrent bonnes pour tous : « *L'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté* » martèlera Rousseau dans son Contrat social.